

« Mémoire de traduction cherche traducteur de phrases... »

par Claude Bédard,

publié dans Traduire, no 186, 2000

La présence des GMT (gestionnaires de mémoire de traduction) sur le marché canadien ne date pas d'hier. Après les tentatives peu fructueuses du système TSS (Alpnet) dans les années 80, on a assisté au lancement en grande pompe, au début des années 90, de TM/2 (IBM). Plus tard sont apparus Translators's Workbench (Trados) puis Déjà Vu (Atril), sans compter d'autres systèmes plus récents et de plus en plus nombreux. Pourtant, malgré la curiosité qu'ils ont pu susciter, ces outils n'ont pas connu un franc succès commercial au Canada.

Les traducteurs canadiens sont peut-être moins réceptifs que d'autres aux GMT, pour diverses raisons. D'abord, ils évoluent dans un marché largement dominé par les deux langues officielles du pays (l'anglais et le français); les entreprises canadiennes de traduction sont donc peu enclines à se lancer dans des grands projets multilingues de « localisation », qui motivent souvent l'emploi des GMT – d'autant plus que leur marché traditionnel les alimente déjà fort bien. Ensuite, les dossiers de traduction reflètent le bilinguisme interne de l'Etat et des entreprises dans leurs activités courantes; ils sont très variés et d'envergure souvent limitée, ce qui n'encourage guère l'emploi des GMT.

Par contraste, le marché des Etats-Unis est axé sur les besoins de l'exportation des produits américains : le multilinguisme est à l'honneur et les dossiers sont souvent de grande envergure.

La pénétration des GMT au Canada est due à deux influences distinctes :

- D'abord le constat, par certains traducteurs indépendants et cabinets, de l'utilité des GMT pour traiter certains dossiers très répétitifs.
- Ensuite, l'action des nouvelles multinationales de la traduction, établies surtout aux Etats-Unis et en Europe, qui assument volontiers de gros mandats multilingues de localisation et qui recherchent des sous-traitants pour la traduction de l'anglais vers le français. Ces donneurs d'ouvrage imposent souvent l'utilisation d'un GMT à leurs sous-traitants.

L'avènement des GMT annonce selon moi d'importants bouleversements pour les traducteurs, dont je vais tenter ici d'esquisser le portrait en me faisant modestement le porte-parole de mes collègues canadiens et de leur sensibilité particulière en matière de qualité.

Critique de la traduction par recyclage de phrases

Automatiser la traduction, sous une forme ou une autre, amène à privilégier une vision simpliste des choses. Déjà, avec la TA (traduction automatique), les traducteurs ont dû démontrer qu'il ne suffit pas de traduire tous les mots d'un texte, puis de conjuguer, de décliner et d'accorder les mots de la langue d'arrivée pour produire un texte digne d'être appelé « traduction ». En effet, la traduction – comme toute forme d'écriture – est une opération qui vise à communiquer un message; les mots sont un moyen, et non une fin en soi.

Or il semble qu'une démonstration de ce genre soit de nouveau à faire pour la traduction par recyclage de phrases au moyen d'un GMT. En voici une ébauche, que j'articule en deux temps : l'étape de la traduction initiale et l'étape du recyclage.

Traduction par phrases symétriques et autonomes

La règle du jeu, quand on utilise un GMT, c'est la « recyclabilité » de la traduction. La première consigne est de traduire une phrase par une autre phrase – rarement par deux phrases et encore moins par rien du tout. Or tout traducteur qui se respecte ne traduit pas des *phrases*, mais un *message*. Les impératifs de communication et de qualité stylistique l'amènent à s'affranchir des frontières artificielles que constituent les points de fin de phrase.

Outre cette première consigne de « symétrie quantitative », il en existe une autre qu'on pourrait qualifier de « symétrie qualitative » ou d'« autonomie », et qui est encore plus lourde de conséquences : chaque phrase traduite doit être le reflet fidèle de la phrase originale, ni plus, ni moins. À première vue, cela semble une évidence... pourtant le principe est faux.

- Si on y regarde de près, on constate que *les phrases d'un texte s'appuient les unes sur les autres*, pour diverses raisons d'efficacité communicationnelle et d'économie. Quand on lit (ou qu'on écrit) la cinquième phrase d'un texte, on a en tête le contenu des quatre premières, ce qui fait que cette cinquième phrase n'a pas besoin d'être aussi explicite que si elle était formulée hors contexte. Omissions, ellipses, emploi de pronoms ou autres déictiques et divers autres procédés d'articulation et d'économie sont bien souvent la règle. Cette réalité s'applique déjà au texte original à traduire.
- Par ailleurs, le traducteur soucieux de rendre le message du texte peut redistribuer l'information entre les phrases différemment que dans le texte original, notamment pour s'affranchir de la stylistique de la langue de départ. En somme, bien souvent, les phrases de la traduction ne s'appuient pas de la même façon les unes sur les autres que celles du texte original.

Si le traducteur fait en sorte que l'articulation des phrases de sa traduction soit exactement la même que dans le texte original, c'est au prix d'un certain degré de médiocrité stylistique et communicationnelle, ou encore d'un effort indu de sa part pour respecter un carcan somme toute artificiel. Qui plus est, le traducteur subit ainsi une « déformation professionnelle » qui l'amène, devant un paragraphe, à voir non pas le déroulement d'une idée, mais une simple collection de phrases. Certains pourraient avancer qu'il désapprend ainsi (dé-formation professionnelle) son métier.

Étape du recyclage : texte ou « salade de phrases » ?

Le recyclage à grande échelle de phrases déjà traduites présente des risques. Faute de précautions adéquates (à tout le moins une relecture finale attentive), le texte traduit pourrait ressembler à une « salade de phrases » d'un goût douteux. Les risques de dérapage, en effet, sont variés :

- Discontinuités terminologiques entre des phrases provenant de dossiers différents – ou même, à l'intérieur d'un même dossier, de contextes différents.
- Erreurs terminologiques dues à des anaphores lexicales. Par exemple, dans la phrase *Repair the valve*, le mot *valve* se traduit différemment selon le type d'appareil, lequel est probablement explicité dans une phrase précédente.
- Erreurs de déictique, dans le cas d'une phrase qui renvoie à l'extérieur d'elle-même, par exemple au moyen de pronoms.
- Toute circonstance fortuite à cause de laquelle une phrase prend un sens imprévu dans un nouveau contexte.
- Enfin, étant donné l'effet multiplicateur d'une MT, toute phrase dont la traduction est douteuse ou erronée peut avoir des effets à grande échelle ou à long terme.

Ces observations mettent en lumière le principe suivant : de la même manière que les mots, selon le principe énoncé par Jean Delisle, n'ont de sens qu'en contexte, on peut dire que dans une certaine mesure le message échappe aux phrases elles-mêmes. Il y a d'ailleurs là un passionnant sujet d'étude qui pourrait faire avancer la théorie de la traduction.

Typologie des textes et méthodologies de recyclage

Ces mises en garde posées, il faut convenir que certains types de texte (et certains styles) se prêtent mieux que d'autres à la traduction par recyclage de phrases. Dans certains cas, il n'existe pas la moindre contre-indication à cette pratique.

Par ailleurs, il est à espérer que les traducteurs découvriront des méthodologies qui leur permettront de gérer au mieux les risques précités et d'équilibrer les impératifs de quantité et de qualité. Ces méthodologies, toutefois, peuvent être de nature à alourdir le processus de traduction; résisteront-elles à l'appât des gains de productivité que promettent les GMT?

Conséquences sur la qualité

La réalité de plus en plus tangible de la traduction de masse confronte la profession à la question des normes de qualité. Au départ la traduction de masse s'appuyait sur la TA, outil qui ne s'est guère généralisé malgré ce qu'on aurait pu penser. Par contre, les GMT sont en passe de faire véritablement « décoller » la traduction de masse, et c'est dans ce contexte qu'il faudra débattre de la question de la qualité.

Les traducteurs sont réticents à admettre l'existence, la nécessité et encore moins la légitimité de degrés de qualité différents dans leur prestation. Pourtant, il est clair selon moi que nous n'avons plus le choix et qu'il faut aborder de front cette question épineuse.

Je propose, en schématisant, trois degrés de qualité en traduction :

- La traduction de qualité « prestige », qui s'applique à un petit nombre de documents (correspondance de haut niveau, publications de prestige, etc.).
- La traduction de qualité « artisanale », qui est celle d'un bon traducteur telle qu'on la connaît actuellement.
- La traduction de qualité « industrielle », qui s'applique aux grands volumes de textes.

Il serait très intéressant de tenter de définir les spécificités de ces trois niveaux, mais une telle description déborde largement notre propos. Je vais simplement ici me pencher brièvement sur le troisième niveau de qualité, et procéder indirectement en décrivant les circonstances professionnelles qui l'entourent :

- Le dossier de traduction est confié à une équipe dispersée géographiquement, dont les membres ne se connaissent guère et ont des degrés de compétence variés;
- La terminologie du projet est établie à l'avance, avec une faible possibilité de revenir en arrière pour corriger le tir.
- Cette terminologie peut présenter des lacunes diverses, mais en même temps elle revêt un caractère obligatoire, ce qui peut amener le traducteur à s'y soumettre au-delà des limites du bon sens.
- Les tranches de texte à traduire contiennent une alternance de phrases déjà traduites et de phrases à traduire.
- Les traducteurs doivent consulter les phrases déjà traduites pour assurer la cohérence de leur traduction avec celles-ci.
- Dans les phrases déjà traduites, les traducteurs découvrent des erreurs ou encore un degré de qualité douteux, avec lesquels ils doivent composer.
- L'initiative individuelle est découragée, car elle risquerait de nuire à la bonne marche du projet et à la cohérence de l'ensemble du dossier.
- La rémunération n'est satisfaisante que dans la mesure où le traducteur privilégie la quantité.

Dans de telles circonstances, le traducteur est porté à relâcher ses critères de qualité, d'autant qu'il voit sa responsabilité diluée de multiples façons (obligation de traduire par phrases symétriques et autonomes, terminologie imposée, obligation de cohérence par rapport aux phrases déjà traduites, importance quantitative limitée de sa propre contribution, etc.).

Malgré les aspects négatifs implicites dans la description ci-dessus, j'estime que la traduction de masse est une nécessité incontournable, et qu'elle n'est possible et rentable que dans la mesure où l'on admet le degré de qualité « industrielle ». Loin de moi, donc, l'idée de condamner une telle pratique; ce serait jouer à l'autruche. Il faut plutôt la baliser de notre mieux.

Conséquences pour les traducteurs

Mais par-delà une certaine critique sur le plan de la qualité, on peut aussi s'interroger sur les conséquences professionnelles de l'emploi des GMT dans le contexte de la traduction de masse. En effet, on imagine facilement chez le traducteur une part de démotivation à travailler dans un tel cadre. Autre effet, plus pernicieux peut-être : le risque de devenir un « traducteur de phrases », par opposition au véritable traducteur artisan qui reste, lui, un « traducteur de textes ». Je suis certain que d'ici quelques années, on

trouvera sur le marché des traducteurs qui, au-delà des exercices de leur formation universitaire, *n'auront jamais traduit toutes les phrases d'un même texte*. De quoi laisser songeur.

Soulignons bien que tels effets ne sont pas inhérents à l'emploi des GMT. Le traducteur qui utilise un GMT pour une production dont il est le maître d'œuvre continue de mériter le titre d'artisan, tout « assisté par ordinateur » qu'il soit. Comme il assume l'ensemble du dossier, c'est à lui de transcender de son mieux les limites intrinsèques des GMT. Par contre, le traducteur qui ne reçoit que des tranches de texte et qui ne contrôle ni la MT ni la terminologie du projet ne peut que subir passivement ces limites, lesquelles sont aggravées par les effets pervers du travail fractionné (désigné volontiers par l'euphémisme « travail en équipe »).

Chaque profession, devant l'émergence de nouveaux outils informatiques, craint de se voir déstabilisée, redéfinie, dénaturée par ces outils. Longtemps nous avons cru que la TA aurait sur nous une telle influence en nous transformant tous en « postéditeurs », esclaves instruits d'une machine sous-compétente. Or il commence à apparaître clairement que nous nous étions trompés de cible et que ce sont les GMT qui vont faire en sorte que la traduction professionnelle – du moins un secteur en très forte expansion – ne correspondra plus à l'image que nous connaissons.

Et encore me suis-je volontairement limité à un seul des aspects des changements qui s'annoncent. Le présent article n'est qu'un hors d'œuvre. On ne mesure que difficilement toutes les conséquences – tant positives que négatives – de la capacité de détecter, de consulter ou de recycler des phrases déjà traduites. Une réflexion collective s'impose donc de toute urgence.